

litres. Le rendement moyen est encore celui de la culture extensive : il varie entre 10 et 11 hectolitres par hectare. Le montant des exportations en grain et farine des États-Unis s'est élevé, l'an dernier, à 350 millions de francs. Il y a là un progrès considérable réalisé, progrès qui ne laisse pas d'inquiéter les producteurs français, bien à tort assurément; car les cultivateurs américains ont de grands frais à supporter, des transports onéreux à effectuer, une main-d'œuvre coûteuse à payer, et ne peuvent, dès lors, envoyer sur nos marchés leurs blés qu'autant que les cours atteindront des prix qu'il serait fâcheux de voir dépasser dans l'intérêt général. Ils n'apparaîtront sur le continent que lorsqu'on aura besoin d'eux; ils n'arriveront jamais dans les années moyennes, et à plus forte raison dans les temps d'abondance, quand la production locale suffit aux besoins de la consommation. Croire autre chose serait contraire aux faits et se créer des craintes purement chimériques. Il en sera des blés du Grand-Ouest et de la Californie comme de ceux de la Hongrie et de la Russie, dont on faisait naguère un si grand épouvantail. Ces grains devaient faire tomber le froment à 10 et 11 francs l'hectolitre et même au-dessous. L'expérience a montré combien cette erreur était grande. L'arrivée libre des grains étrangers maintient les prix dans des limites raisonnables. Elle a clos l'ère des famines, des prix de disette; voilà tout : peut-on s'en plaindre?

La production de l'avoine aux États-Unis est à peu de chose près la même que la nôtre : elle est de 80 millions d'hectolitres.

Pour la culture des pommes de terre, les Américains présentent forcément, en raison du système extensif de leurs exploitations rurales, un état d'infériorité marquée sur les États de l'Europe. Ils n'en produisent actuellement que 42 millions d'hectolitres par an, tandis que la France en récolte le double, et l'Allemagne le quadruple.

Mais le grand triomphe de l'agriculture des États-Unis, ce sont ses cultures industrielles. Tandis que, dans l'Amérique espagnole, les colons avaient la fièvre des métaux précieux et ne s'occupaient que de la recherche de l'or et de l'argent, tandis que ceux du Canada cherchaient dans les produits de la chasse et dans le commerce des fourrures le moyen de gagner de l'argent, les pionniers des États-Unis avaient le bonheur d'introduire dans leurs cultures, dès les premiers jours de la colonisation, une plante admirablement appropriée à leur sol et à leur climat, le *tabac*.

Leurs gouverneurs, comprenant que la base la plus solide pour assurer le développement du pays était le capital acquis par le travail agricole, et qu'il ne suffit pas d'assurer aux habitants leur subsistance, en favorisèrent